

1

LIBELLÉ : *robe de mariée*

DATE APPROXIMATIVE : 1952

CONDITION : *bonne ; légère décoloration au niveau de la doublure*

DESCRIPTION : *robe ivoire à mi-mollet ; décolleté et mancherons ; taffetas et crinoline*

SOURCE : *apportée par la fille du couple*

Violet

C'était sous les frênes de Johnson Street, tout juste à l'est du campus, qu'un vieux bâtiment de briques abritait Hourglass Vintage, niché entre un *coffee shop* spécialisé dans le commerce équitable et un réparateur de vélos. Derrière la vitrine, Violet Turner était en train d'envelopper un mannequin d'une robe d'été à smocks.

Sous son soupir résigné, les étudiants, avec leurs écharpes vives et leurs visages rouges, filaient au galop devant la boutique sans même gratifier d'un regard la vitrine ou la propriétaire des lieux. Ce genre de journée grisâtre se centrait sur deux concepts : la hâte et le pragmatisme. Et Violet n'aimait ni l'un ni l'autre. Les gens pragmatiques ne faisaient pas un détour par le magasin pour acheter des bijoux en bakélite ou une paire de gants du siècle dernier. Même les musiciens ambulants – ces joueurs de bluegrass aux airs de bûcheron qui s'installaient en général au niveau du passage pour piétons – avaient remballé leur allégresse et leurs banjos. Violet coinça

une courte mèche de cheveux bruns derrière son oreille et se baissa afin de nouer une espadrille à la cheville du mannequin. Quand elle se redressa, ce fut pour se retrouver face à une paire d'yeux bleus. Derrière la vitrine, une jeune fille tenait une robe de mariée des années 1950 serrée contre son polaire. Violet se souvenait de cette fille. Elle était venue quelques semaines plus tôt essayer tout un tas de robes de mariée avant d'opter pour le vêtement évasé qui, dans ses poings, claquait désormais au vent tel un drapeau blanc.

La fille entra dans la boutique et vint étaler la robe sur le comptoir.

— Je vous la rends.

— Je suis désolée, mais je ne reprends pas la marchandise.

Violet se glissa derrière le comptoir en lissant sa jupe à carreaux sur ses hanches.

— Vous ne pouvez pas au moins m'en rembourser une partie ?

La fille caressait la soie de la robe en laissant s'attarder ses doigts sur les rosettes en tulle de l'ourlet.

— Je le ferais si je le pouvais, mais c'est la politique du magasin, répondit Violet.

Une bouffée de chaleur sèche lui parvint du vieux radiateur fixé au mur, et elle retira son gilet aux boutons de perle, trouvaille qu'elle avait déniché dans le placard de sa grand-mère Lou après sa disparition.

La fille se mit à fixer le phénix léché par les flammes que Violet avait fait tatouer sur son biceps parsemé de taches de rousseur et détourna les yeux quand celle-ci la surprit.

— J'espérais que vous feriez une exception, dit-elle. J'ai vraiment besoin de cet argent.

Ses yeux s'embuèrent alors – pellicule d'eau sur un bleu de glace. Violet commença à se mordiller la lèvre avant de se rappeler qu'elle s'était maquillée. La jeune fille lui faisait certes de la peine, mais elle devait s'en tenir à sa politique. Étant donné qu'elle vendait des vêtements d'occasion, il n'y

avait aucun moyen de s'assurer qu'une marchandise rendue n'avait pas été portée entre-temps. Si elle se mettait à accepter les retours, elle craignait que sa boutique ne se transforme en une espèce de bibliothèque pour fringues vintage. Elle sortit un mouchoir d'une boîte tricotée au crochet et le tendit.

La fille s'en empara et essuya ses joues humides.

— Je suis vraiment désolée...

— Ne vous en faites pas, la rassura Violet.

L'expression affligée de la jeune fille lui rappelait une époque de sa vie à laquelle elle n'aimait pas repenser : la douleur qui avait suivi l'échec de son mariage et abouti à son déménagement à Madison, cinq ans plus tôt.

— Je ne pleure jamais devant des étrangers, dit la fille.

— Je vous ai aidée à choisir votre robe de mariée ; on ne peut pas dire que je vous sois totalement étrangère. Moi, c'est Violet.

— April Morgan.

La fille fourra le mouchoir en boule dans son sac, un vieux cartable usé en cuir.

— J'aime beaucoup votre sac, lui fit remarquer Violet. Il date des années soixante-dix, non ?

— Oui, il appartenait à ma mère.

Violet sentait que cette jeune femme avait une histoire à raconter, et écouter les histoires des autres était sa spécialité. Chaque article de sa boutique en avait une, du cafetan Missoni au sac Baguette Fendi encore affublé de son étiquette. Si Violet n'en connaissait pas la véritable histoire, elle adorait faire appel à son imagination pour combler les blancs. Par exemple, elle savait que le cafetan provenait d'une professeure qui l'avait acheté en Italie, dans les années 1970, alors qu'elle était partie y étudier. Elle avait expliqué avoir eu une liaison brève mais passionnée avec un cousin éloigné de Victor-Emmanuel, le dernier prince héritier d'Italie. Violet n'avait pas remis en question une seule de ses paroles, en partie à cause du rouge qui était monté aux joues de la femme

quand elle avait raconté son histoire. Violet ne connaissait pas celle du sac Baguette. Une jeune journaliste de la gazette locale le lui avait vendu pour pouvoir payer son loyer en précisant simplement qu'il s'agissait d'un cadeau. Violet aimait s'imaginer que la journaliste l'avait reçu d'un féroce mais brillant rédacteur de mode dans l'idée de l'attirer dans une vie de chroniques de défilés et de dernières tendances. La journaliste avait peut-être refusé cette offre pour continuer à écrire sur des sujets qui lui tenaient plus à cœur – la politique, l'écologie – et elle avait gardé le sac quelque temps comme souvenir de la voie qu'elle avait refusé de prendre.

— Vous voulez boire quelque chose ? proposa Violet. Une tasse de thé ? Un fond de whisky ?

— Euh..., non, merci. Je n'ai que dix-huit ans, rétorqua la jeune fille, perplexe.

Avec un rire franc, Violet brancha la bouilloire électrique posée sur une petite table, derrière le comptoir. La table du milieu du siècle, chêne scandinave et arêtes saillantes, exhibait également un petit plateau d'argent victorien et tout un assortiment de tasses. Le résultat qui en découlait était un salmigondis de styles, à l'image de la boutique et de Violet elle-même.

— Je plaisante, pour le whisky, la rassura Violet. Je ne cache aucune bouteille d'alcool.

— En tout cas, celles-ci sont plutôt jolies, dit April en désignant une étagère envahie de verrerie vintage.

Il y en avait de toutes les formes et de toutes les teintes : vert, cobalt, rubis...

— Et cette carafe, elle servait à quoi ?

— Je l'ignore, répondit Violet en allant s'emparer de la grosse cruche en grès à la poignée minuscule qu'elle posa sur le comptoir. Elle n'a aucune griffe, rien du tout. Peut-être qu'on s'en servait pour faire de l'alcool de contrebande...

April prit la cruche et examina le motif floral bleu, sur l'avant.

— Vous l'avez trouvée où ?

— Bent Creek, là où j'ai grandi. Le propriétaire de l'unique bar du village m'en a fait cadeau.

— C'est ici, dans le Wisconsin ? Je n'en ai jamais entendu parler.

Violet opina du chef.

— Rassurez-vous, il n'y a aucune raison que vous en ayez entendu parler, à moins que vous ne soyez une fêrue de chasse ou de pêche. C'est un petit village du côté du lac Supérieur, avec moins de mille habitants à son actif.

— Ah oui ? Je n'aurais pas dit, commenta April en posant de nouveau les yeux sur le tatouage.

— Oui, j'ai toujours eu du mal à m'intégrer. Quand j'étais jeune, je me faisais enguirlander par ma mère parce que je voulais porter mon costume d'Halloween pour aller à l'école ou mes gants de première communion pour faire les courses...

Le sourire aux lèvres, Violet se rappela avoir toujours entendu sa grand-mère la soutenir dans ce genre d'occasions. Mamy Lou la gratifiait d'un clin d'œil et soufflait : « Certains sont tout simplement faits pour sortir du lot, ma chérie. »

Elle agita la main afin de couper court à tout interrogatoire sur son passé, puis ouvrit une boîte à thé en acajou et farfouilla parmi les différentes rangées de sachets nichés dans l'écrin de satin.

— Vous êtes sûre de ne pas vouloir de thé ? Je vais m'en faire. Alors, je peux très bien en préparer pour vous aussi.

— D'accord, dans ce cas, répondit April en reposant la cruche et en ouvrant sa veste. Merci.

— Et laissez-moi pendre cette robe ; elle va se froisser.

Dans un grand geste, Violet s'empara de la robe de mariée, la lissa du bout des doigts et l'accrocha au portant fiché à côté de la caisse.

— Ça m'est bien égal qu'elle se froisse, répliqua April.

— Eh bien, pas moi. Cette satanée robe m'a demandé plus d'une heure de nettoyage à sec avant que je puisse la mettre en boutique. Le taffetas, c'est une vraie saloperie.

Eh merde, se tança aussitôt Violet. Tu pourrais éviter de jurer devant les clients, non ? Elle jeta un coup d'œil à April, qui ne semblait absolument pas choquée – à moins qu'elle n'ait rien entendu.

— Qu'est-ce que je vous sers ? lui demanda Violet en versant de l'eau chaude dans deux tasses en porcelaine peintes à la main. J'ai du thé vert, de l'earl grey...

— Vous avez quelque chose sans caféine ? s'enquit April en posant une main sur son ventre.

Violet remarqua alors la légère rondeur de son tour de taille et se demanda si April était enceinte. Cette idée s'accompagna aussitôt d'une vague de jalousie et de compassion. Violet avait toujours adoré les bébés, mais, dernièrement, son désir d'enfant s'était fait étonnamment féroce. Et cette nouvelle envie l'inquiétait, non pas parce qu'elle était une célibataire de trente-huit ans, mais parce qu'elle aimait à croire que sa vie lui convenait très bien ainsi. Elle avait Miles, son pit-bull, et un groupe éclectique de clientes qui étaient devenues ses amies. À ses yeux, ces histoires de bébé et d'horloge biologique étaient purement conventionnelles, et elle se targuait d'être indépendante *et* anticonformiste, même si elle vendait des tabliers vintage et des robes à corset dans sa boutique.

— J'aime beaucoup la camomille, si vous en avez, dit April. Ma mère m'en faisait tout le temps.

Violet plongea les sachets dans les tasses et en tendit une à April.

— Alors, dites-moi, qu'est-ce qui vous a poussée à acheter une robe vintage ?

— Je vis en bas de la rue et je passe tout le temps devant votre boutique. Je ne sais pas pourquoi, mais j'adore les choses anciennes. J'imagine que l'idée que tout a une histoire, que le passé a une importance, me plaît bien.

— Je vois tout à fait ce que vous voulez dire. J'ai tendance à penser que les choses étaient également bien plus simples avant, même si je me trompe sûrement.

— Je me souviens, vous m'avez dit que la femme qui avait porté cette robe était restée mariée cinquante-cinq ans...

— Ouah ! Ça fait plaisir de voir que certaines personnes m'écoutent ! s'amusa Violet. J'explique l'histoire de chaque article à tous mes clients, mais je suis certaine que la plupart se contentent d'opiner gentiment sans vraiment faire attention à ce que je raconte. Je me doute que mon obsession des vieilleries n'est pas quelque chose de très répandu...

— L'histoire de cette robe est l'une des raisons pour lesquelles je l'ai choisie. En plus du fait qu'elle soit magnifique, et unique.

— Oui, c'est vrai...

Violet jeta un regard rêveur à la robe, qui conservait sa forme même pendue au portant.

— C'est la mariée elle-même qui l'a cousue. Impossible d'avoir des détails aussi subtils sur un vêtement fabriqué en masse.

— C'est elle qui vous l'a apportée ? demanda April.

— Non, sa fille. Ses parents sont morts à une semaine d'intervalle.

— C'est tellement triste...

Violet sirota son thé.

— Certes, mais ils ont quand même connu un mariage long et heureux, ce qui n'est pas donné à tout le monde.

— Non, je voulais dire pour leur fille, souffla April d'une voix tremblotante. Vous étiez peut-être occupée ? Je ne veux pas vous déranger...

— On ne peut pas dire que je croule sous les clients, aujourd'hui, commenta Violet en balayant d'un geste la boutique déserte. Vous voulez parler de ce qui s'est passé ? On ne rapporte pas sa robe de mariée comme ça...

La jeune fille secoua la tête, ses mèches blondes venant fouetter ses joues.

— Je n'ai pas envie de vous faire perdre davantage de temps.

— Je ne faisais que changer la vitrine pour l'été ; ça peut attendre, ne vous inquiétez pas.

Elle jeta un rapide coup d'œil au contraste que formaient ses deux mannequins, l'un affublé d'une robe d'été et l'autre d'un pull en mohair pêche.

April posa sa tasse sur le comptoir, à côté de la caisse, et heurta une pile de papiers qui s'écroulèrent au sol.

— Oh là là, je suis vraiment désolée..., souffla-t-elle en se penchant pour les ramasser.

— Ne vous inquiétez pas, je n'ai qu'à pas laisser traîner ma paperasse. Je sais bien que je ferais mieux de tout informatiser, mais j'ignore totalement par où commencer. Et, pour être honnête, je ne suis pas très amie avec les chiffres. Vous pouvez me donner toute la lessive et tout le repassage du monde, mais la compta, ce n'est décidément pas pour moi.

— Moi, j'adore les chiffres, commenta April. Je viens justement d'obtenir une bourse pour entamer des études de mathématiques à la rentrée.

Les clochettes de la porte tintèrent alors. Une femme brune pénétra dans la boutique et s'approcha du comptoir dans un froissement de sari rose étincelant.

— Vous pouvez m'excuser une minute ? souffla Violet.

— Je vais vous laisser travailler, répliqua April en refermant sa veste. Merci pour le thé.

— Je ne vous chasse pas ! Il n'y en aura pas pour longtemps...

April s'avança vers la sortie avant de faire subitement volte-face.

— Mince, j'oubliais la robe !

Puis, avec un regard implorant :

— Ça vous dérange, si je vous la laisse ? Je n'en ai plus besoin et je n'ai pas vraiment envie de tomber dessus dès que j'ouvrirai mon placard.

— Aucun problème, répondit Violet en décidant de faire une exception à la règle.

Elle entreprit d'ouvrir sa caisse massive en métal, avec ses gros boutons qui rappelaient ces vieilles machines à écrire, mais, quand elle tira sur le levier, il ne bougea pas. Elle le secoua, sans plus de résultat.

— Juste une petite minute, le temps que j'arrive à ouvrir ce truc...

Mais, quand elle leva les yeux, April était déjà partie, remplacée par la femme au sari, qui fourrageait dans son sac. Violet nota aussitôt les mèches grisonnantes qui s'échappaient de sa raie.

— Bonjour, dit-elle en masquant sa surprise avec un sourire. En quoi puis-je vous aider ?

Les mains de la femme réapparurent avec une petite pochette rouge, qu'elle retourna. Une pluie de bracelets colorés se déversa sur le comptoir.

— J'aimerais les vendre, déclara-t-elle.

Violet saisit l'un des bracelets, un fin cercle d'or serti de pierres bleues.

— Ils sont très jolis. Ce sont des bijoux fantaisie ?

— Pardon ? lâcha la femme en plissant le front et le *bindi* rouge qui l'ornait.

— Je voudrais savoir si c'est de l'or véritable.

La femme secoua la tête.

— J'ai des bracelets *bangle* dix-huit carats à la maison, mais ceux-ci n'ont aucune valeur. Les bleus, c'est mon mari qui me les avait offerts, quand nous étions encore jeunes et que nous n'avions pas d'argent.

Violet reposa le bracelet.

— Vous voulez peut-être garder les bleus, dans ce cas ? Ils ont l'air de compter...

— Non, plus maintenant.

Le ton de la femme laissait clairement entendre qu'elle n'avait aucune envie de parler de son mari, et Violet ne pouvait que respecter son choix. Elle savait d'expérience que certaines histoires étaient tout simplement trop pénibles pour